

Il souleva le filet et le laissa retomber lourdement sur le plancher du bateau.

La lune éclairait en plein.

Aucun scintillement d'écaillés ne se produisit sous ces rayons.

—J'en étais sûr ! murmura Petit-Pierre, pas un alette !...

Claude s'était accroupi, et ses mains frémissantes palpaient les bourses de l'épervier.

Soudain une exclamation de triomphe jaillit de son gosier.

Il venait de sentir sous ses doigts un objet dur et métallique.

—Tonnerre de Brest ! s'écria-t-il je le tiens donc !...

—Quoi, patron ? demanda l'enfant avec une fébrile curiosité.

—Le poisson que je voulais prendre ?...

—Quel poisson ? continua Petit-Pierre en lâchant les rames et en bondissant à l'arrière. Un brochet peut-être ?... Oh ! faites-le moi voir !...

—Regarde ça plutôt, répondit Claude en sortant des mailles le revolver de Fabrice, regarde !... et dis-moi si ce n'est pas une belle pièce !

L'enfant stupéfait saisit l'arme, l'examina sous toutes ses faces et murmura :

—C'est un pistolet !

—Oui, un pistolet à six coups qui s'appelle un revolver...

—Et c'est lui que vous cherchiez ?...

—C'est lui !

—Comment saviez-vous qu'il était là ?

Claude répliqua, après avoir réfléchi pendant une seconde :

—Ce revolver appartient à M. Laurent qui me l'avait prêté, et je l'ai bêtement laissé choir dans la rivière ce matin, quand j'ai conduit le patron à la pointe de l'île... M. Laurent tient beaucoup à cette arme... je voulais la retrouver à tout prix... Si j'avais échoué avec l'épervier, j'aurais plongé...

—Heureusement, monsieur Claude, vous avez réussi sans ça...

—Oui, heureusement... Mais pas un mot de notre pêche nocturne, tu entends, petiot ? Je serais vexé qu'on dise que j'avais égaré ce jou-jou-là et que je suis un maladroit.

—Soyez tranquille, patron... j'aurai la bouche cousue... Je ne suis point bavard, vous le savez bien...

—Je sais que tu es un brave enfant... Présentement, demi-tour à gauche, et aborde au débarcadère.

—Nous ne pêchons plus ? demanda Petit-Pierre d'un ton de regret.

—Non... en voilà assez pour cette nuit...

—C'est dommage... Nous avions la chance... Enfin, il fera bon dormir tout de même.

Le bateau accosta.

—Va te reposer, moussaillon... dit Claude Marteau.

—Ne faut-il pas sécher l'épervier et l'étendre ?...

—Il sera temps demain matin...

—Comme vous voudrez, patron...

Cinq minutes plus tard, l'enfant se glissait entre ses draps et reprenait avec délices son sommeil interrompu.

L'ex-matelot se verrouilla dans sa chambre, alluma une petite lampe et, après avoir mis en lieu sûr le revolver, tira de la poche de son gilet le fragment de papier trouvé au pied du marronnier, et se mit à étudier ce qui restait du document.

Nous savons qu'il n'en restait guère.

La flamme avait dévoré les cinq sixièmes des lignes tracées par M. Delarivière.

Un certain nombre de mots subsistaient encore cependant.

Ces quelques mots, et la signature qui les suivait, suffisaient à prouver que l'acte détruit était un testament, et que Fabrice Leclère, en l'anéantissant, venait d'ajouter un crime à ses crimes déjà si nombreux.

Mais, à côté du sang répandu, une spoliation d'héritage pouvait presque passer pour une peccadille...

—Allons, murmura Claude, tout ceci servira quand viendra le jour de régler les comptes... et je crois que ce jour est proche...

Il joignit le fragment du papier timbré aux preuves de plus d'un genre qu'il possédait déjà, et à son tour il se mit au lit.

Mais nous prenons sur nous d'affirmer qu'il ne dormit guère.

X

Y A-T-IL UN TESTAMENT ?

Fabrice Leclère (nos lecteurs ne l'ont point oublié) devait venir prendre mademoiselle Baltus à la maison de santé d'Auteuil pour la conduire à Melun.

Paula s'était levée et habillée de bonne heure. Elle continuait à porter le grand deuil, mais sa toilette noire n'en était pas moins d'une élégance exquise.

La perspective d'un jour presque entier passé en compagnie de Fabrice donnait une expression rayonnante au visage charmant de la jeune fille.

En attendant le moment du départ, elle se promenait dans le parc avec Georges Vernier.

Le jeune docteur semblait soucieux et préoccupé.

—A quoi pensez-vous, mon ami ? lui demanda l'orpheline.

—Je pense, répondit-il, aux tristes nouvelles (tristes à tous les points de vue) qui nous ont été apportées hier par M. Leclère... Il y a, dans ces nouvelles, des choses qui me causent un étonnement profond...

Paula reprit :

—Vous trouvez étrange, n'est-ce pas, que M. Delarivière n'ait pas fait de testament en faveur de Jeanne et d'Edmée ?

—J'en conviens... Il me paraît incompréhensible que cet honnête homme, chez qui le sentiment de la famille paraissait très développé, et qui certainement aimait de toutes les forces de son âme sa compagne et sa fille, n'ait pris aucune mesure pour assurer l'avenir de ces deux pauvres femmes que sa mort imprévue laisse dans la situation la plus désolante...

—Cette négligence, vous le savez bien, répliqua l'orpheline, est jusqu'à un certain point excusable...

—Et comment ?

—Fabrice nous l'a dit... M. Delarivière, avait l'intention de régulariser ainsi la situation de la mère et de la fille, et toute sa fortune leur appartenait sans conteste. M. Delarivière, ne mettant point en doute la prochaine réalisation de son projet d'adoption, a fort bien pu négliger d'écrire ses volontés dernières...

—Cela est possible, en effet... murmura Georges. Cela n'offre rien d'in vraisemblable, et cependant je pense le contraire...

—Sur quoi se base votre croyance ?

—Mon Dieu, sur des indices bien faibles, mais qui pour moi sont importants. Quand j'ai soigné Jeanne à Melun, la veille du jour fatal où elle allait perdre la raison, je me suis assis, pour rédiger une ordonnance, à une petite table sur laquelle se trouvaient plusieurs lettres écrites par M. Delarivière le matin même...

—Eh bien ?

—Eh bien ! machinalement j'ai lu la suscription d'une de ces lettres.

—A qui était-elle adressée ?

—A un notaire de Paris.

—Qui s'appelle ?

—J'ai oublié son nom, mais je me souviens du nom de la rue, qui me rappelle celui du collège où j'ai fait mes premières études : La rue Louis-le-Grand.

—On peut écrire à son notaire pour toutes sortes de choses.

—Certes ! aussi vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un bien faible indice ; mais, malgré moi, je me figure que M. Delarivière formulait dans cette lettre ses volontés suprêmes.

—Pourquoi n'avez-vous point parlé de cela, hier, à Fabrice ?...

—Y songez-vous, mademoiselle ! s'écria Georges. C'était impossible...

—Je ne vois pas l'obstacle.